



# HELENE STAPINSKI LES JOURS DE VITA GALLITELLI

## LE MOT DE L'ÉDITEUR

**T**ous les nœuds viennent au peigne ». Ainsi commence l'histoire, par un de ces proverbes italiens prophétiques qui vont la jalonner de leur sagesse colorée : nul secret ne résiste à une enquête minutieuse.

En deux livres, dans lesquels elle explorait les vies minuscules de petits et grands voyous, Helene Stapinski s'est forgé une réputation d'éthologue du genre criminel. Outre-Atlantique, on l'appelle l'« Elmore Leonard du New Jersey ». À un détail près : c'est sa propre famille qui compose le casting.

Filous, fraudeurs, bookmakers, truands, aspirants à la célébrité... Non seulement la lignée offre un beau panel d'escrocs, mais encore Helene a une trisaïeule meurtrière. La fière Vita Gallitelli a émigré en 1892 aux États-Unis pour fuir l'Italie du Sud, sa misère endémique, sa féodalité ancestrale, et les conséquences de son geste. Elle aurait tué un homme à la fin d'une partie de cartes endiablée dans une ville de la Basilicate. *Le Christ s'est arrêté à Éboli*, nous a affirmé Carlo Levi ? C'est encore plus loin...

Dettes de jeu, honneur bafoué ou pire ? Si la rumeur qui se transmet d'une génération à l'autre est fautive, il faut la dissiper. Mais si une authentique histoire de famille condamne les descendants de Vita à vivre à l'ombre du péché originel, il est impérieux de la fouiller. Décidée à rompre la spirale infernale, Stapinski refait le voyage de Vita à l'envers, et transgresse l'injonction tout italienne qui lui est faite sur place : « Laisse les morts reposer en paix ! » Fable épique époustouflante, *Les Jours de Vita Gallitelli* est un polar existentiel, un Globe d'été double parfum à lire sur une plage italienne. Vous levez le nez des pages pour méditer sur le destin de Vita, et le vent vous murmure quel est le prix à payer pour se construire une vie meilleure. Vous allez vous dégourdir les jambes entre deux chapitres, et les pas d'une femme éternelle vous accompagnent, de tragédie grecque en fait divers moderne. Vous vous demandez au fait, ça se passe quand ? et une vague vous répond avant de mourir : au XIX<sup>e</sup> siècle finissant, et maintenant, et toujours.

Valentine Gay





Matera © D.R.K.

# LES JOURS DE VITA GALLITELLI

EN BASILICATE, ON DIT SOUVENT « LA VERITÀ VIENE SEMPRE A GALLA » – LA VÉRITÉ REMONTE TOUJOURS À LA SURFACE.

En faisant des recherches à la bibliothèque, je suis tombée sur les travaux de Cesare Lombroso, un médecin italien du XIX<sup>e</sup> siècle aux théories stupides, racistes et répugnantes. Il prétendait ainsi que si les Italiens du Sud compaient plus de meurtriers dans leurs rangs que leurs frères du Nord, c'était parce que dans leurs veines coulait du sang africain et asiatique. Malgré mon dégoût, je n'ai pas pu m'empêcher de lire tous ses ouvrages car ils avaient le mérite d'offrir un aperçu incroyable des mentalités à la période où Vita et Francesco avaient commis leur meurtre.

Au début de sa carrière, alors qu'il travaillait dans un asile en Italie du Nord, Lombroso avait effectué une autopsie sur un assassin nommé Vilella, le pendant italien de Jack l'Éventreur. Lors de l'opération, il avait remarqué à la base du crâne une légère dépression qui n'était pas présente chez les spécimens « normaux », ainsi qu'une moelle épinière hypertrophiée, typique des grands primates. Interloqué par sa découverte, il prétendrait ensuite trouver les mêmes caractéristiques chez d'autres criminels et allait consacrer toute sa vie à cette étude.

**Au début de sa carrière, alors qu'il travaillait dans un asile en Italie du Nord, Lombroso avait effectué une autopsie sur un assassin nommé Vilella, le pendant italien de Jack l'Éventreur.**

Se basant sur un échantillon de sept mille individus, dont de nombreux brigands et hors-la-loi d'Italie méridionale, Cesare Lombroso a donc développé une théorie détaillée sur l'apparence physique des criminels, qui n'étaient selon lui que des aberrations de l'évolution, plus proches du singe et de nos ancêtres sauvages que de l'homme moderne. [...]

La forme du nez dépendait du crime : de nombreux meurtriers avaient le nez épaté, alors que les voleurs l'avaient en bec d'oiseau, voire légèrement retroussé. D'ailleurs, il s'agissait d'une caractéristique si fréquente chez les criminels italiens qu'un dicton disait « *Naso che guarda in testa è peggior che la tempesta* » – « *Un nez retroussé est pire que la tempête* ».

On trouvait en outre chez les délinquants une plus forte proportion de gauchers, et de nombreux individus avaient les sens de l'ouïe, de l'odorat et du goût sous-développés, mais une vue bien supérieure à la moyenne, malgré une prédisposition au daltonisme et un champ de vision souvent limité.

Gros buveur que la consommation excessive d'alcool avait tendance à rendre violent, le criminel était aussi notoirement paresseux et préférerait mourir de faim que travailler honnêtement pour gagner sa pitance. Irréfléchi et négligent, il n'était pas rare qu'il oublie sur les lieux du crime l'arme ensanglantée avec laquelle il avait tué, et il pouvait aller dans les cas les plus extrêmes jusqu'à se tatouer sur le corps ses exploits clandestins. D'ailleurs, la présence d'un tatouage sur un homme indiquait généralement qu'on avait affaire à un délinquant.

Enfin, Lombroso estimait que les hors-la-loi qu'il étudiait cicatrisaient beaucoup plus vite que le commun des mortels. Il prenait en exemple un homme qui s'était arraché la moustache, emportant au passage un morceau de peau, et dont la plaie s'était complètement refermée en quelques jours seulement. Une fois de plus, il s'agissait selon lui d'une marque d'atavisme : les criminels étaient comme des lézards capables de faire repousser leur queue.

En lisant cela, je n'ai pas pu m'empêcher de frémir, car tous les médecins de Jersey City s'émerveillaient de la vitesse à laquelle les gens guérissaient, dans ma famille. Beansie, par exemple, se faisait régulièrement tabasser par la police, mais ses bleus et ses coupures disparaissaient par miracle au bout d'à peine un jour ou deux. Ses sœurs aussi étaient réputées cicatriser à toute

vitesse. Quant à mon cousin Mike – le truqueur de bingo devenu *consigliere* de la mafia –, il s'était remis d'une opération à cœur ouvert en quelques jours, à la stupéfaction de son chirurgien. D'ailleurs, sa cicatrice à la poitrine avait presque entièrement disparu.

Mais en plus de cette capacité à cicatriser, papy Beansie partageait d'autres caractéristiques avec les criminels que décrivait Lombroso : il était paresseux, il renâclait au travail, il avait dix sur dix à chaque œil, il avait des tatouages, et c'était un alcoolique violent. Par ailleurs, il était petit, presque imberbe, avec des lèvres fines. Et, comme de nombreux membres de ma famille, il était gaucher.

**Les femmes qui embrassaient une carrière de criminelle étaient souvent beaucoup plus dangereuses que les hommes.**

Ainsi papy Beansie avait-il passé son enfance à subir les réprimandes et les coups de ses instituteurs chaque fois qu'il voulait écrire de la main gauche – *la sinistra*, en italien, avec tout ce que le mot évoquait de négatif. [...]

Pour Ma, c'étaient les traumatismes qu'il avait vécus bébé qui avaient fait basculer Beansie du mauvais côté de la barrière. L'angoisse de séparation d'avec son frère jumeau, l'angoisse de séparation d'avec sa mère dépressive... Mais moi, j'avais peur qu'il ne soit simplement né comme ça. Qu'il n'ait hérité du gène meurtrier de nos ancêtres. Car Lombroso était convaincu que le comportement criminel était congénital.

Dans les livres du médecin italien figuraient des photos de ses différents patients, dont je scrutais les visages en les comparant mentalement à ceux des membres de ma famille. Je n'avais aucune idée de l'apparence physique de Francesco, mais je savais que Vita était censée avoir la mâchoire prognathe, ce qui n'était pas pour me rassurer, car Lombroso prétendait que près de la moitié des criminels qu'il avait étudiés avait le menton plus avancé que le front.

Selon lui, les femmes qui embrassaient une carrière de criminelle étaient souvent beaucoup plus dangereuses que les hommes. Ainsi, une certaine Rulfi avait-elle assassiné sa nièce en lui plantant de longues tiges pointues dans le ventre. Il faisait aussi mention d'une dénommée Ciclope qui avait reproché à son comparse et amant de tuer ses victimes trop rapidement.

Néanmoins, Lombroso affirmait que la criminalité restait largement le domaine des hommes, et que les femmes dotées des mêmes tares que leurs homologues masculins s'orientaient en général vers la prostitution.

Pour Lombroso, le climat jouait un rôle très important. Les meurtres étaient notamment plus fréquents par temps chaud, alors que les vols se produisaient plutôt dans le Nord, où il faisait plus frais et où il y avait moins à manger.

À l'inverse, il considérait l'influence de l'environnement dans le développement du délinquant comme secondaire, même s'il reconnaissait que grandir dans la misère et entouré de malfrats n'aidait pas. Et il n'était pas tendre avec les pauvres :

« Si les voleurs sont souvent sans le sou, c'est à cause de leur paresse excessive et de leur naturel extravagant qui les pousse à dépenser sans compter. Ce n'est en aucun cas la pauvreté qui les a conduits au vol. »

J'étais pourtant bien placée pour savoir que la faim était un mobile puissant. Si mon père avait chardardé tous ces produits surgelés au travail, c'était simplement pour nous nourrir ; quant au premier larcin de papy Beansie, ç'avait été un vol de haricots. On pouvait remonter de la sorte jusqu'à Adam et Ève mangeant le fruit défendu.

Par ailleurs, je n'avais aucun mal à comprendre que des gens à la tête difforme ou pourvus de mâchoires gigantesques se retrouvent mis au ban de la société, et qu'ils en développent un comportement antisocial. Et s'ils devenaient marginaux, il y avait de grandes chances que leurs enfants le soient aussi. Mais ce n'était pas comme cela que Lombroso voyait les choses. On ne devenait pas criminel parce qu'on avait une certaine apparence physique qui suscitait la raillerie, on avait une apparence physique différente parce qu'on était né criminel. Le comportement criminel n'était pas acquis et transmis, il se trouvait dans le sang à la naissance.

Extraits de *Les Jours de Vita Gallitelli*, de Helene Stapinski traduction de l'anglais (États-Unis) de Pierre Szczeciner

## RÉSUMÉ

Helene le sait depuis l'enfance, il y a une criminelle dans la famille.

Sa mère lui a raconté inlassablement la légende, en touillant la sauce tomate, en coiffant ses cheveux noirs, en la préparant pour la messe. Vita, son arrière-arrière-grand-mère italienne, a tué un homme à la suite d'une partie de cartes. Seule avec ses deux fils, elle a fui le Sud pour s'installer à Jersey City, en 1892.

Jusqu'à présent, Vita était une figure intimidante mais floue, comme la femme invisible des films de Scorsese ou Coppola. Mais, aujourd'hui, Helene a 39 ans. L'âge auquel Vita est arrivée en Amérique. L'âge auquel mouraient les femmes de sa région, à l'époque. Prise de panique à l'idée que ses propres enfants soient affligés du gène du crime qui, du grand-père voleur de homards au cousin *consigliere* de la Mafia, coule dans leur sang, Helene décide de conjurer le sort.

Elle entreprend des recherches fiévreuses, de cimetières en archives, dans cette Basilicate jadis arpentée par les grands hommes, Pythagore, Spartacus ou Horace, mais ravagée, au XIX<sup>e</sup> siècle, par la misère, la famine, la malaria et le droit de cuissage du *padrone*.

Au bout de dix ans, au bout de ses voyages, au bout de son enquête, la vraie Vita l'attend.



Helene Stapinski © Lisa Basso

## HELENE STAPINSKI

**Helene Stapinski a fait ses gammes au Jersey Journal.** En deux livres, dans lesquels elle explore les vies minuscules des petits et grands voyoux, Helene Stapinski s'est forgé une bonne réputation dans l'étude du genre criminel. Outre-Atlantique, on l'appelle l'« Elmore Leonard du New Jersey ». La voilà qui persiste, à un détail près : c'est sa propre famille qui compose le casting. *Les Jours de Vita Gallitelli* est son troisième roman mais le premier publié en France.



Couverture : Gabriel Gay



**EN LIBRAIRIE LE 30 MAI 2018**

**LES JOURS DE VITA GALLITELLI**

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pierre Szczeciner.

**336 PAGES – 22 EUROS**

Vita vous hantera longtemps  
après avoir refermé le livre.

**Gay Talese**

Un thème faulknérien, un style à la Hemingway.

**New York Times Book Review**

Captivant. Tout en enquêtant sur un meurtre  
du passé, Helene Stapinski brosse le tableau  
saisissant d'une région méconnue.

**The New Yorker**

GLOBE est un département du groupe *l'école des loisirs*  
dédié à la littérature adulte

**RELATIONS & COMMUNICATION LIBRAIRES**

Julie Duquesne & Christophe Grossi:  
julieduquesne@yahoo.fr - 06 03 39 64 13  
ch.grossi@orange.fr - 06 19 70 90 29  
Agnès Chaussard:  
achaussard@ecoledesloisirs.com

**RELATIONS PRESSE**

Agence Anne et Arnaud  
Arnaud Labory :  
arnaud@anneetarnaud.com  
06 22 53 05 98

**DIFFUSION FRANCE**

Flammarion  
87, quai Panhard et Levassor – 75013 Paris  
01 40 51 31 00

**GLOBE**

11, rue de Sèvres – 75006 Paris  
01 42 22 94 10 – contact@editions-globe.com

**RETROUVEZ TOUT NOTRE CATALOGUE**  
www.editions-globe.com

**NOS TITRES EMBLÉMATIQUES**



2018 • 22 € • 368 PAGES  
9-782211-232890

**DAVID GRANN**

Traduit de l'américain par Cyril Gay  
Finaliste du National Book Award 2017  
Adaptation au cinéma par Martin Scorsese

1921. Le peuple osage s'est vu attribuer un territoire qui recouvre le plus grand gisement de pétrole des États-Unis. Un jour, des membres de la tribu disparaissent. Le dossier est confié au jeune Edgar J. Hoover.

Terrifiant chef-d'œuvre de la *narrative non-fiction*. **les Inrockuptibles**



2018 • 22 € • 304 PAGES  
9-782211-233873

**WILLIAM GIRALDI**

Traduit de l'américain par Vincent Raynaud  
Par l'auteur de *Aucun homme ni dieu*

Manville: une cité ouvrière tout droit sortie d'un tube de Bruce Springsteen, où il faut rouler des mécaniques et ne se montrer vulnérable à aucun prix, même si les femmes et le boulot s'en vont. Un jour, William Girdaldi fait comme les autres. Il soupèse un haltère.

Girdaldi [...] met en lumière ce qui fait sens dans une histoire d'hommes. **Elle**



2017 • 22 € • 288 PAGES  
9-782211-233286

**J.D. VANCE**

Traduit de l'américain par Vincent Raynaud

J.D. Vance raconte son enfance et son adolescence chez les *white trash*, *rednecks* ou encore *hillbillies*, ces « petits Blancs » du Midwest que l'on dit xénophobes et qui ont voté pour Trump.

Récit poignant et nécessaire, tout ensemble autobiographie et réflexion sur cette déchéance. La dérélition en héritage. **Télérama**



2017 • 22 € • 416 PAGES  
9-782211-229289

**SHULEM DEEN**

Traduit de l'américain par Karine Reignier-Guerre  
Prix Médicis Essai 2017

Shulem Deen raconte sa vie passée hors du temps dans une communauté hassidique ultra-fondamentaliste et le prix à payer lorsqu'il fut sommé de la quitter.

Toutes les religions ont leurs extrémismes. Tous ceux qui les subissent n'ont pas la force de s'en sortir, et de le raconter. **Télérama**



2016 • 22 € • 272 PAGES  
9-782211-229012

**JESMYN WARD**

Traduit de l'américain par Frédérique Pressmann  
Finaliste du Grand Prix des lectrices de *Elle*  
National Book Award 2011 pour *Bois Sauvage*

En l'espace de quatre ans, cinq jeunes hommes noirs avec lesquels Jesmyn Ward a grandi sont morts dans des circonstances violentes.

Récit, roman, essai... Ce texte ne ressemble à aucun autre, mais c'est une fiction âpre et mélancolique sur la pauvreté dans le Sud des États-Unis, bien réelle. **Les libraires ensemble**



2015 • 21,50 € • 384 PAGES  
9-782211-221238

**ALYSIA ABBOTT**

Traduit de l'américain par Nicolas Richard  
Grand Prix de l'héroïne *Madame Figaro*  
Finaliste du Grand Prix des lectrices de *Elle* 2015  
Finaliste du *PMLE* 2015

1974. À la mort de sa femme, Steve Abbott, poète homosexuel, déménage avec sa fille Alysia à San Francisco, dans le centre névralgique de la culture hippie.

Tout dans ce livre fait écho aux questionnements qui traversent aujourd'hui la société. **Les Inrockuptibles**



2016 • 22 € • 368 PAGES  
9-782211-229265

**MISHA GLENNY**

Traduit de l'américain par Lucie Delplanque  
Préface de Roberto Saviano

Une plongée fascinante dans l'empire de la Rocinha sur fond de corruption généralisée.

Un *true crime* aux allures de *Scarface* tropical. **Rolling Stone**  
Entre *Breaking Bad* et *La Cité de Dieu*.  
Roberto Saviano, auteur de *Gomorra*